

CHAPITRE XIV

LES DERNIERS TEMPS DE L'OCCUPATION FRANÇAISE AU MEXIQUE

Dès le départ de Charlotte, il semble que Maximilien, privé d'elle, ait perdu tout à fait la notion d'un but déterminé. Il est curieux de voir pendant les derniers mois de sa vie, que ses opinions le porteront tantôt vers une façon d'agir, et tantôt dans un sens opposé ; d'innombrables volte-face résument sa politique de fin 1866 et début 1867.

Tout d'abord, puisque Charlotte l'a convaincu de la nécessité formelle de l'aide française, voulant faciliter sa mission, il s'attache à rentrer dans les bonnes grâces de Bazaine et du gouvernement impérial ; il songe, peut-être, que s'il se met sous la tutelle complète des Français, ils ne pourront l'abandonner. Il propose à Bazaine de proclamer l'état de siège dans tout l'empire, remettant ainsi aux mains du maréchal tous les pouvoirs. Quoique s'étant élevé auparavant à maintes reprises contre les prétentions financières de la France, il consent à lui allouer la moitié du revenu des douanes. Il se rend compte peut-être que c'est la ruine pour le Mexique, mais il ne veut rien refuser

FIN DE L'OCCUPATION FRANÇAISE

à la France. Enfin, il nomme aux ministères de la Guerre et des Finances, Osmont et Friant, deux officiers de l'armée française. Aucune de ces mesures n'est fructueuse ; contre la première, Bazaine se rebelle, ne voulant pas, car il se doute de l'échec de Charlotte, « donner à l'armée française, au moment où elle allait se retirer, l'adieu des rigueurs irréparables ». En souscrivant aux exigences financières de la France, Maximilien s'attire, on le conçoit, l'indignation de tous ceux qui savent en quel état déficitaire est le budget du Mexique. En troisième lieu, la nomination d'Osmont et de Friant excite à la fois l'animosité des États-Unis, qui soulignent cette nomination du « prince Maximilien, lequel prétend être empereur du Mexique », et celle de la France, qui a éventé ses intentions secrètes, et par l'entremise de Bazaine, ordonne à Osmont et Friant de donner leur démission.

Il est difficile de savoir à quel moment exactement Maximilien sut qu'il ne pouvait plus compter sur la France, et quand tombèrent ses dernières illusions. Cette lettre qu'il écrit à Charles de Bombelles, le 29 août 1866, est encore emplie d'optimisme. Il répond à son ami, qui lui fait part des événements européens, et qui lui apprend que la France est désormais menacée par la Prusse : « Je ne veux pas encore croire que la maladie, et les fusils à aiguille, aient tellement pu abattre Napoléon qu'il approche du précipice sans aide et sans conseil. Il retrouvera son ancienne force d'âme, et l'esprit clair de l'Impératrice, qui lui apparaîtra comme sa conscience devenue vivante, saura lui rappeler les devoirs sacrés du traité et réveiller

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

dans son âme malade le souvenir de la parole donnée. Quoi qu'il en soit, je suivrai avec logique et conséquence le chemin que me tracent mes hauts devoirs et ma propre dignité... »

Maximilien est bien forcé de songer qu'un jour, peut-être, la France l'abandonnera ; d'autre part, son alliance avec le parti libéral n'a donné que des résultats funestes ; changeant du tout au tout, il se livre, pieds et poings liés, aux conservateurs. Larès, un ami de Mgr Labastide, forme un ministère clérical, et le Père Fisher, homme peu recommandable, et qui a dans la mort de Maximilien une grande responsabilité, devient chef de son cabinet. D'origine allemande et protestante, c'est un aventurier sans scrupules, qui successivement a été colon, cow-boy, clerc de notaire, chercheur d'or. Converti depuis quelques années au catholicisme, il est entré dans les ordres et, grâce à son intelligence, est parvenu à un poste élevé.

Au mois d'octobre 1866, de mauvaises nouvelles parviennent de toutes parts à Maximilien. A l'intérieur, les dissidents gagnent du terrain, et leurs progrès sont d'autant plus redoutables, que ni les cazadores, dont la fidélité est douteuse, ni les Autrichiens, ni les Belges, décimés et lassés de tant de courses inutiles, ne peuvent opposer aux juaristes une résistance suffisante. Le découragement est partout, trop de personnes savent au Mexique que le rappel des troupes françaises est imminent, et voilà qu'arrivent d'Europe les lettres de Charlotte et de Napoléon, disant l'une : « Je n'ai rien obtenu », et l'autre : « Il m'est dorénavant impossible de donner au Mexique ni un écu, ni un homme

FIN DE L'OCCUPATION FRANÇAISE

de plus... » Maximilien sent ses forces et son courage l'abandonner complètement ; en son esprit, l'idée première de l'abdication revient, qu'une dépêche arrivée à Mexico achève d'implanter. Bombelles mande à Maximilien que l'impératrice Charlotte, gravement malade, est à Miramar, et qu'on y a fait venir d'urgence pour la soigner, le docteur Riedel, de Vienne. Maximilien demande à Samuel Basch, son médecin favori, s'il connaît ce docteur. « C'est le directeur de la maison d'aliénés », répond-il, sans se douter du coup brutal qu'il porte à son maître.

C'en est trop pour l'Empereur ; en proie au désespoir, car il n'a pu vivre avec Charlotte sans apprécier tout ce qu'il y a en elle de beau, il décide son abdication et son retour en Europe. Le 20 octobre, tandis qu'on expédie à Vera-Cruz les objets les plus précieux du palais impérial, tandis que la frégate *Dandolo* est parée, Maximilien part pour Orizaba, d'où il compte gagner Vera-Cruz. Il écrit à Bazaine lui faisant part de ses intentions, et nul ne doute de son départ... Moins d'un mois après, la stupéfaction est générale lorsqu'on apprend que l'Empereur est décidé à rester.

Pourquoi ce revirement ? Diverses raisons en sont la cause. En premier lieu, l'influence sur Maximilien du Père Fisher et de tout le parti conservateur, qui ne voit pas partir d'un bon œil l'Empereur, au moment où il arrive au pouvoir. Pour décider Maximilien à rester, le Père Fisher emploie toute son éloquence, fait appel au sentiment de l'honneur, lui dit qu'un Habsbourg ne peut pas fuir devant le danger, et le persuade qu'il a encore au Mexique beaucoup de

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

partisans. Habilement, sur tout le chemin que parcourt l'Empereur et à Orizaba il fait préparer des réceptions enthousiastes par le clergé. Ensuite, de nombreuses nouvelles venues d'Europe, influencent Maximilien. Les lettres de Charlotte, quoiqu'il les sache sorties d'un cerveau malade, répondent à ses désirs de secouer la tutelle de la France et de montrer de quoi il est capable, seul. Mais, plus que par les lettres de sa femme, il est détourné de son abdication par celles d'Éloin et de sa mère, l'archiduchesse Sophie.

Le conseiller, qui est resté en Europe, lui fait entrevoir la possibilité pour lui de jouer un rôle en Autriche, à la condition formelle de quitter le Mexique volontairement, et non forcé par la France. Maximilien n'a jamais cessé d'aimer sa patrie, et tout au fond de lui, l'espoir d'y prendre un jour une place prépondérante est resté. Il lit avec plaisir ces phrases : « En traversant l'Autriche, j'ai pu constater le mécontentement général qui y règne. Rien n'y est encore fait. L'Empereur est découragé, le peuple s'impatiente et demande publiquement son abdication. Les sympathies pour Votre Majesté se propagent ostensiblement sur tout le territoire. En Vénétie, tout un parti veut acclamer son ancien Empereur. » Mais, ajoutait Éloin, puisque c'est d'un vote populaire que Maximilien tient son mandat, « c'est au peuple mexicain qu'il doit faire un nouvel appel... Si cet appel n'est pas entendu, Sa Majesté, ayant accompli sa noble mission jusqu'au bout, reviendra en Europe avec tout le prestige qui l'accompagnait au départ et, au milieu des événements graves qui ne manqueront pas de survenir, Elle pourra

FIN DE L'OCCUPATION FRANÇAISE

jouer le rôle important qui lui appartient à tous égards... »

Émile Ollivier attribue le revirement de Maximilien presque exclusivement à la lettre de l'archiduchesse Sophie disant (et venant d'une mère ce conseil paraît étrange) « qu'il valait mieux s'enterrer sous les murs de Mexico, plutôt que de se laisser diminuer par la politique française... » François-Joseph était de plus en plus mécontent de la popularité grandissante de son frère en Autriche, et s'il y rentrait, disait-elle, « il se trouverait dans une situation ridicule et abaissée, on l'accueillerait mal, ou plutôt, on ne l'accueillerait pas, tant qu'il entendrait porter le titre d'empereur et qu'il ne serait pas rentré dans sa qualité d'agnat autrichien, qu'il n'était pas même sûr d'obtenir ».

C'est plus qu'il n'en faut pour que Maximilien soit tout à fait convaincu ; l'espoir d'accomplir son devoir sans l'aide de la France, et de se couvrir de gloire, ne le quitte plus. Napoléon III, lui, voudrait qu'il abdique ; peut-être parce qu'il a des remords d'avoir abandonné son protégé en de si mauvaises conditions, mais aussi parce que les États-Unis, toujours plus arrogants, exigent le départ de l'Empereur. Si Maximilien quitte le Mexique, le pays qu'on songe déjà en France à doter d'un gouvernement solide, s'apaisera, et le départ des troupes s'effectuera dans le calme. Pour en terminer au plus vite, Napoléon envoie au Mexique le général Castelnau, en qui il a, et cette fois à bon droit, toute confiance. Castelnau, dès son arrivée au Mexique, le 12 octobre 1866, se heurte à l'hostilité de Bazaine.

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Il y a peu d'années, ont paru dans une revue française les lettres qu'il a envoyées du Mexique à Napoléon III ; de cette lecture ressort clairement que Bazaine « a trahi les intérêts de son souverain, pour servir les siens propres qui l'attachent au Mexique ». Il est inutile de revenir en détails sur l'attitude du maréchal ; si l'on gardait quelques doutes sur sa trahison, les événements, et des preuves irréfutables, ont donné raison à Castelnau qui désirait sa destitution au profit du général Douay. Tandis que Castelnau, aidé de Dano, pressent Maximilien d'abdiquer, Bazaine, insidieusement, ne cesse de lui répéter qu'il doit rester au Mexique. Ce qu'il espère, il est très difficile de le dire, tant son âme est rusée. Sans doute croit-il, à la faveur de l'anarchie, pouvoir jouer le rôle de dictateur dont il rêve ; de plus en plus soumis à l'influence de sa femme, il ne craint pas dans ce but d'accumuler fourberies sur fourberies. Castelnau a reçu de Napoléon pleins pouvoirs, mais, témoignage de l'incertitude et de la confusion où est l'Empereur, tandis qu'il investit Castelnau de toute sa confiance, il laisse au maréchal toute liberté d'agir et toute responsabilité. Castelnau demande à être reçu par Maximilien à Orizaba, mais l'Empereur, souffrant, n'accorde pas d'audience et Castelnau envoie à l'Empereur des rapports détaillés sur ce qu'il a vu au Mexique, sur l'état de l'armée, absolument désolant. Lui faisant part de ses impressions, il lui écrit, le 28 octobre, et son jugement sur Maximilien est sévère : « ... Ce malheureux prince est condamné sans appel, sa cause est perdue sans rémission et n'est pas discutable... C'est que ses irrespon-

FIN DE L'OCCUPATION FRANÇAISE

sabilités, ses maladresses, ses contradictions, ses dissipations, son inertie surtout, lui ont enlevé jusqu'au dernier de ses adhérents... Les intentions de l'empereur Maximilien sont, jusqu'à présent, impénétrables ; il se peut même qu'il ne les ait pas encore arrêtées aujourd'hui... »

Castelnau se rend compte, de plus en plus, de la duplicité de Bazaine. Il a lu des lettres de Mgr Labastide, de Tavéra, ministre de la Guerre, et du colonel autrichien Kodolisch, disant que le maréchal déclarait ouvertement « qu'il désirait le retour de l'Empereur dans sa capitale et que, s'il prenait cette résolution et gardait les rênes du gouvernement, les troupes françaises pourraient rester au Mexique jusqu'en novembre 1867 ». Voulant mettre les choses au clair, Castelnau va trouver Bazaine, le met au pied du mur et, ne recevant que des explications tortueuses, il lui fait signer une note contenant ces mots : « Les sous-signés ... sont convenus de déclarer qu'ils ne voient plus qu'une solution possible pour sauvegarder les intérêts en cause : l'abdication de l'Empereur... » Sur ces entrefaites, Maximilien fait annoncer au *Journal officiel* qu'il a décidé de rester au Mexique ; Castelnau, voulant le faire fléchir, demande avec instance une entrevue, accordée seulement le 21 décembre. « L'accueil de l'Empereur fut on ne peut plus gracieux, écrit-il à Napoléon III. Il me parla de lui-même en m'assurant qu'il ne tenait pas à sa couronne, et qu'il était tout prêt à la déposer, mais qu'il voulait le faire honorablement pour lui et utilement pour le pays ; qu'appelé par le Mexique, il entendait être dégagé

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

par le Mexique. » Il dit son intention de réunir un Congrès national, puis la conversation prend un ton moins sérieux et Castelnau a l'impression que Maximilien, « parfait gentleman, bon, gracieux, a une versatilité d'esprit, une instabilité, qui l'empêchent de se livrer à tout travail sérieux. Souvent dans les nuages, écrit-il, il n'en descend que pour s'occuper de choses frivoles... »

Le lendemain, nouvel entretien, nouvelles instances de sa part, nouvel échec. En désespoir de cause, Castelnau et Dano certifient à Maximilien que tout le monde au Mexique, même Bazaine, désire son abdication. Devant l'air incrédule de l'Empereur à cette assertion, ils lui montrent la note qu'a signée Bazaine ; mais Maximilien, à son tour, leur présente une dépêche, datée de la veille, dans laquelle le maréchal le presse de garder la couronne, et lui dit qu'il « allait faire tous ses efforts pour soutenir l'empire ». Stupéfaits, Castelnau et Dano ne savent que répondre. Reprenant le premier sa maîtrise, Castelnau tend à Maximilien une copie du télégramme qui vient d'arriver de Paris à Mexico. Napoléon III a télégraphié : « Rapatriez la légion étrangère et tous les Français, soldats ou autres, qui veulent revenir, et les légions autrichiennes et belges, si elles le désirent. Les transports partiront d'ici vers la fin décembre. » Pour terrible que soit ce coup, Maximilien, qui semble désabusé, ne sourcille pas devant cette violation de la Convention de Miramar, où il était stipulé que : « la légion étrangère au service de la France, composée de 8.000 hommes, resterait encore au Mexique, après

FIN DE L'OCCUPATION FRANÇAISE

que toutes les autres forces françaises auraient été rappelées ».

Quelques jours auparavant, par un droit qui frôlait l'injustice, on avait enlevé à Maximilien ses derniers revenus, et maintenant, passant nettement à une spoliation, il se trouvait seul, désarmé. Faut-il croire, comme Pierre de la Gorce, que ce message de l'empereur des Français était inspiré par la « conviction que plus on embarquerait de monde sur les vaisseaux, plus on soustrairait de vies aux vengeances juaristes » ; qu'en deuxième lieu, l'espoir suprême qu'en ravissant à Maximilien toutes ses ressources on le contraindrait, moralement, à déposer la couronne et à prendre place sur les navires français ? Faut-il penser que l'Empereur, faible et accablé de soucis multiples, cherchait à se débarrasser au plus vite d'un fardeau pesant, même au mépris d'un engagement ?... Si favorable qu'on soit à Napoléon III, on inclinera plutôt vers cette raison que commandait, du reste, la situation menaçante où l'avait conduit sa politique...

Cette dépêche ne convainc pas Maximilien. A toutes les supplications qu'on lui fait, l'Empereur répond que : « Nul ne tenait au pouvoir moins que lui, qu'il était tout prêt à le déposer pourvu qu'il pût le faire honorablement ; qu'il ne se faisait pas d'illusions sur le vote qui sortirait de ce Congrès national qu'il se proposait de réunir ; il savait très bien qu'il devait amener l'élection de Juarez ; il serait le premier, ajoutait-il, à aller complimenter l'élu du peuple, en lui souhaitant un sort plus heureux que le sien. » Après quoi, le cœur léger, le front haut, il reprendrait

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

en simple citoyen le chemin de Vera-Cruz et de l'Europe... Les dernières semaines que passent au Mexique les Français, sont pénibles à relater. Sauf Castelnau, qui n'a pas encore perdu tout espoir, ceux qui sont sur le point de partir montrent trop à celui qui reste leur joie et leur hâte. Maximilien a quitté Orizaba et, sans même s'arrêter à Mexico, il s'est installé à l'hacienda de la Tèjà. Le 6 janvier, il reçoit la visite de Bazaine qui, changeant d'attitude, cherche à présent, alors qu'il est trop tard, à le persuader qu'il faut abdiquer. Mais Maximilien est toujours décidé à réunir un Congrès et, le 14 janvier, une assemblée de notables — qui n'a de Congrès que le nom — réunie hâtivement à Mexico, proclame par 17 voix contre 7 et 9 abstentions le maintien de l'empire. Il n'est plus rien à faire, d'autant plus que Napoléon, excédé, a télégraphié de Paris, le 10 janvier : « Ne forcez pas l'Empereur à abdiquer, mais ne retardez pas le départ de nos troupes. Rapatriez tous ceux qui ne voudraient pas rester. Les navires sont partis. » Des incidents malheureux viennent encore s'ajouter à cette dépêche, au sujet de l'arrestation, par Marquez, d'un agent juariste que Bazaine fait relâcher, en même temps qu'il supprime un journal qui attaquait l'armée française. De nombreuses notes sont échangées, et les rapports entre Bazaine et l'Empereur se terminent par cette lettre de Maximilien : « Sa Majesté ne veut plus, à l'avenir, avoir aucune relation directe avec votre Excellence... »

Quelques jours après, le 5 février 1867, l'armée française, tambours battants, étendards déployés,

FIN DE L'OCCUPATION FRANÇAISE

quitte Mexico ; Bazaine, en tête des troupes, ordonne que la retraite se fasse le plus lentement possible, car il espère que Maximilien le rejoindra. D'Orizaba, il envoie un dernier message à celui qui reste, seul, et dont on devine le sort. Pourquoi cette attitude ? Sans doute est-il saisi de remords à présent, mais il est trop tard, et son geste ne rachète pas l'acte inqualifiable qu'il commet avant de quitter Mexico : il a ordonné de noyer les poudres, de détruire les projectiles qui restaient dans les arsenaux, il a vendu les chevaux aux enchères, enfin il a fait déclarer que tous les Français qui resteraient au Mexique perdraient leur nationalité pour toujours.